Claude Guintard, et Christine Mazzoli-Guintard
(dir.), *Élevage d'hier, élevage d'aujourd'hui. Mélanges
d'ethnozootechnie offerts à Bernard Denis*

Brigitte Maillard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/1161>

DOI : 10.4000/abpo.1161

ISBN : 978-2-7535-1497-3

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 mars 2005

Pagination : 179-182

ISBN : 978-2-7535-0125-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Brigitte Maillard, « Claude Guintard, et Christine Mazzoli-Guintard (dir.), *Élevage d'hier, élevage d'aujourd'hui. Mélanges d'ethnozootechnie offerts à Bernard Denis* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 112-1 | 2005, mis en ligne le 20 mars 2007, consulté le 22 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1161> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.1161>

derniers siècles du Moyen Âge où l'on s'efforçait de bénéficier du plus grand nombre possible de suffrages *post mortem*, les luminaires constituent des marqueurs parmi d'autres de distinction sociale dans la mort et attestent sans doute du souci plus ou moins explicite de sortir de l'anonymat. On peut toutefois se demander s'il est pertinent d'interpréter la coutume du *proella* (spécifique à Ouessant et évoquée ici d'après *La légende de la mort* d'A. Le Braz) comme une « résonance tardive » du symbolisme de la pratique du cierge allumé sur la tombe. Il est probablement plus séduisant de voir dans cette croix fabriquée pour figurer le disparu en mer avec deux bouts de cire bénits à la Chandeleur une christianisation des effigies de cire attestées dans d'autres pratiques plus équivoques. Au reste, comme le rappelle justement l'auteur, « à la différence des cierges votifs, la croix de cire n'était pas consumée ». Quand aux deux chandelles allumées, elles n'entouraient pas le *proella*, comme on pourrait ici le comprendre, mais, si l'on se fie à la description d'A. Le Braz, posées sur les bancs, elles faisaient partie, au même titre que l'assiette contenant de l'eau bénite et une branche de buis, du décor de toute veillée funèbre...

Puissent ces notes de lecture en forme de compte rendu donner aux lecteurs des *ABPO* un aperçu de l'intérêt et du profit qu'ils pourront tirer de cet ouvrage. Les perspectives innovantes de celui-ci devraient donner envie à certains de rouvrir à nouveaux frais des dossiers dont l'étude ne manquerait pas d'introduire « d'importantes nuances géographiques et chronologiques dans ce tableau brossé à grand traits ». Tel est le vœu émis par C. Vincent à la fin de son introduction. On ne peut que le partager.

Bernard MERDRIGNAC

GUINARD, Claude, et MAZZOLI-GUINARD, Christine (dir.), *Élevage d'hier, élevage d'aujourd'hui. Mélanges d'éthnozootéchnie offerts à Bernard Denis*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection « Histoire », 2004, 445 pages, 29 €.

Ses collègues ont offert, à l'occasion du départ en retraite de Bernard Denis, docteur vétérinaire et professeur de zootechnie à l'école vétérinaire de Nantes, un volume de *Mélanges* selon une pratique habituelle chez les littéraires, en particulier les historiens, mais insolite ailleurs. Sa publication par les PUR dans la collection « Histoire » s'explique par l'importance de l'histoire au sein de ces 23 communications; leurs auteurs appartiennent à des horizons scientifiques divers mais ont pratiqué une interdisciplinarité exemplaire au service de l'éthnozootéchnie. Le mot zootechnie apparaît en 1844, dans un cours d'agriculture, pour désigner l'exploitation des animaux domestiques; mais les premières écoles vétérinaires créées en France remontent au XVIII^e siècle, sous l'impulsion de « l'Écuyer » Bourgelat, à Lyon en 1761, à Alfort en 1765. L'éthnozootéchnie, ou zootechnie traditionnelle, est définie comme l'étude des interactions qui se jouent entre les hommes, les animaux domestiques et le milieu; elle s'intéresse donc aux aspects traditionnels de l'élevage et à la connaissance générale des animaux domestiques. La première partie est intitulée « La zootechnie dans l'histoire »; dans la deuxième « Les races animales : évolution d'un concept » plusieurs contributions font une large place à l'histoire et dans la troisième, « Interrogations contemporaines », les thèmes, inscrits dans le présent et l'avenir, sont souvent éclairés par le passé.

Les études sont consacrées à différentes races domestiques dans des espaces chronologiques et géographiques différents, mais des thèmes communs apparaissent. En étudiant les vaches bretonnes Pie-Noir qui forment une race autochtone, P. Quemener rappelle que les États de Bretagne ont au milieu du XVIII^e siècle financé l'achat de taureaux en Poitou. L'étude des modes d'introduction des bovins en Colombie lors de la colonisation espagnole (G. Chéné et *al.*) est une voie originale, peu pratiquée par les historiens, pour étudier les modes de la colonisation européenne; elle s'est faite à partir de l'île d'Hispaniola (Haïti) où les premiers animaux sont arrivés en 1493 lors du deuxième voyage de Colomb. Les animaux sont arrivés par trois routes différentes (à partir des Caraïbes, du Venezuela et du Pérou) et ont bouleversé l'économie de ces régions qui ne connaissaient pas les bovins, pas plus que les autres animaux domestiques. Cet élevage a permis le développement de grandes exploitations ou, dans les plaines à climat tempéré, en donnant aux Indiens de nouveaux moyens de culture; il s'est aussi révélé indispensable au temps de la prospérité des mines puis de leur déclin. Au XIX^e siècle, il existait sept races « créoles colombiennes », bien décrites par les voyageurs du temps, qui se caractérisaient par une très grande fertilité et une remarquable résistance aux maladies et à des conditions climatiques extrêmes; elles constituent le meilleur patrimoine biologique et économique. Mais aux XIX^e et XX^e siècles, avec l'arrivée des races d'origine européenne ou Zébu, elles ont été négligées ou croisées, alors qu'elles représentent un potentiel remarquable pour l'élevage en zone tropicale. C'est un patrimoine en danger.

En abordant le domaine du religieux et du symbolique, L. Chaix rappelle que de nombreuses cultures humaines ont utilisé ou utilise le coruage des bœufs comme symbole de force, de courage et de richesse, ou comme l'image symbolique d'une divinité; il étudie les « bucrânes », constitués du frontal et des cornes dont les plus anciens connus au Proche Orient remontent à 10 000 avant J.-C. Il relève deux types de déformation volontaire des cornes, soit l'une des cornes a été tordue, soit les deux ont été rapprochées de manière à les rendre parallèles. Si les populations manifestent ainsi un grand attachement à ces bœufs qui jouent un rôle prééminent dans l'économie et les rites funéraires, on ignore quelles sont les raisons de cette déformation.

Si le bœuf et la brebis occupent une place privilégiée dans les cultures grecques et romaine, comme le montrent en particulier les représentations iconographiques selon L. Bodson, il faut aussi rappeler l'importance des sacrifices et de l'abattage rituel, suivis de la distribution et de la consommation de la viande, qui sont des opérations majeures pour la cohésion sociale.

Le cheval a toujours occupé une place à part dans la vie de l'État et de la société; à cet animal est associé un statut social, celui de noblesse, et la charge symbolique est très forte. L'histoire du cheval comtois décrit une bête de trait légère, réputée par son endurance et sa rusticité, connue et appréciée dès l'Antiquité. Il fut au XVI^e siècle le cheval préféré des seigneurs comtois; le commerce en était actif et constituait une des principales richesses de la province. Le déclin s'amorça à la fin du XVIII^e siècle, mais les populations lui restèrent attachées, il occupa à nouveau une place importante pendant la Première Guerre mondiale et de nos jours c'est la première race de chevaux de trait en France.

Au Portugal, au Moyen Âge, à la guerre des chrétiens contre les musulmans succède, au milieu du XIII^e siècle, la paix après la victoire des premiers; les besoins en chevaux, animaux coûteux, à la nourriture desquels étaient réservés les *ferraginales* et que ne pouvaient pas complètement remplacer les mulets, diminuent et leur élevage se réduit au profit d'autres animaux. L'élevage est poly-

valent et pacage sur de vastes espaces incultes, les *montes*; si le but principal de l'élevage est la production de viande, en particulier sur les domaines des abbayes, la principale force de travail étant fourni par une partie des bovins. C'est donc la conjoncture politique qui, selon R. Durand, explique la diminution des effectifs de chevaux.

L'histoire de l'hippophagie en France retracée par R. Abbad est celle d'un échec. Conçue au ^{xix}^e siècle comme devant être une solution peu coûteuse aux problèmes de carence que les philanthropes dénoncent dans l'alimentation du peuple frappé par une paupérisation croissante, elle fut défendue en particulier par Geoffroy Saint-Hilaire; pour les protecteurs des animaux, l'abattage des vieux chevaux destinés à la boucherie devait leur fournir une meilleure fin de vie. Pour vaincre les préjugés populaires une campagne de promotion fut menée par des responsables de l'école vétérinaire d'Alfort et, en 1866, l'ouverture de débits de viande de cheval fut autorisée à Paris, où ils furent fréquentés par le peuple et la petite bourgeoisie. Le but visé fut donc atteint à la fin du ^{xix}^e et au début du ^{xx}^e siècle; mais cette situation ne dura guère et pour différentes raisons, économiques et culturelles la fin de ce siècle vit le déclin irrémédiable de cette consommation.

La place du « petit bétail » est toujours importante dans les campagnes mais souvent mal connue. Un des produits demandés aux ovins est évidemment la laine. L. et J. Reveleau exposent les étapes dans la recherche de la qualité à travers la mérinisation qui permet de produire des draps fins très demandés. Dans ce domaine, l'avance de l'Espagne et de l'Angleterre n'est plus à démontrer. En France, la situation est mauvaise au début du ^{xviii}^e siècle et à partir de 1760 de nombreuses recherches sont faites, en particulier sous la conduite de Daubenton qui est chargé par Trudaine de faire des recherches en ce sens et qui fonde à Montbard une bergerie modèle qu'il peuple avec des animaux venus d'horizons très divers; il fut imité par quelques riches « améliorateurs ». Par contre, en leur temps, les écrits de Carlier eurent peu d'écho, peut-être parce qu'il ne s'appuyait pas sur une expérimentation. Le gouvernement ne relâcha pas son effort et selon la volonté exprimée par le roi un établissement spécialisé fut fondé à Rambouillet et reçut en 1785 un troupeau importé d'Espagne; six bergeries nationales furent ensuite créées et alimentées par cet établissement qui se maintint pendant la Révolution, et le troupeau français de mérinos connut un bel essor.

L'élevage des moutons ne peut se concevoir sans les chiens de berger. Au ^{xix}^e siècle les peintres de l'école de Barbizon fournissent des témoignages intéressants sur ces animaux. Jusqu'au ^{xviii}^e siècle, le chien accompagne les troupeaux de moutons pour les défendre contre les loups; le danger déclinant on utilise de plus en plus des « chiens de conduite ». Au ^{xviii}^e siècle les chiens de défense doivent avoir un pelage sombre pour se distinguer et les chiens guides un pelage clair pour mieux se fondre dans le troupeau; au ^{xix}^e siècle on pense le contraire. Au ^{xix}^e siècle, chiens de Beauce et chiens de Brie sont de mieux en mieux connus et on étudie les conditions de sélection qui créent des races soignant locales mais appauvrissent la biodiversité des populations originelles. Une étude de R. Triquet sur le dogue de Bordeaux est l'occasion de rappeler qu'il ne faut pas, au contraire de ce que fit La Fontaine, confondre mâtin et dogue; ce dernier terme apparaît en 1392 dans une injure « *French dog* »...

De tout temps le petit élevage de volailles a offert un avantage apprécié : il demande de très faibles investissements; longtemps les animaux se sont nourris comme ils pouvaient et aucune culture ne leur était destinée; leur viande était la seule à paraître dans la consommation familiale. Cet élevage, domaine

privilegié des femmes, a longtemps été un des éléments de base de la polyactivité rurale largement répandue en France. Enfin les pages pittoresques de C. Guintard et C. Mazzoli-Guintard, en étudiant une maxime juridique qui figure dans un recueil publié à Cordoue au début du x^e siècle, rappellent que le voisinage de différents animaux était parfois à l'origine de problèmes juridiques : ainsi un pigeonnier et une ruche doivent être placés à bonne distance l'un de l'autre pour éviter que les volatiles ne soient piqués par les abeilles, animaux que l'homme peut élever mais non domestiquer...

Les historiens de toutes les périodes apprendront beaucoup dans ces contributions ; dans de nombreuses pages est évoqué le passé des relations des animaux avec les hommes et le milieu, puisque les races d'animaux domestiques sont des produits des sociétés humaines. Ils pourront y trouver une incitation à explorer ces domaines encore délaissés.

Brigitte MAILLARD

BLOMAC, Nicole de, *Voyer d'Argenson et le cheval des Lumières*, Paris, Belin, coll. « Histoire et Société », 2004, 398 p., 23 €.

Le cheval est au centre des intérêts de N. de Blomac comme il le fut pour Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson, dit le marquis de Voyer. Servie en cela par l'expérience pratique qu'elle a de ce monde, elle s'attache en effet de puis plusieurs années à écrire l'histoire de cet animal, chargé plus que tout autre d'un fort sens symbolique, puisqu'il est souvent identifié à la noblesse, car ce n'est pas du cheval utilisé par certains paysans qu'il est question ; mais de cette monture destinée à remplir les besoins des armées servir, à servir aux cavaliers civils pour une équitation de loisirs (chasse, courses) et à l'éducation des jeunes nobles (dans les académies d'équitation), à répondre aux nouveaux besoins des transports.

Comment mieux écrire l'histoire des premières tentatives pour créer en France une nouvelle espèce de cheval, le « pur sang » qu'en étudiant l'histoire et l'œuvre du marquis de Voyer (1722-1782), cet aristocrate qui, en s'inspirant de l'exemple britannique, tenta de créer un cheval de race en France. Dans cet ouvrage très documenté, N. de Blomac utilise en particulier les très riches archives de la famille d'Argenson. On peut regretter l'absence d'une fiche bibliographique (les indications sont à retrouver dans les notes) ; il faut aussi noter différentes inexactitudes dans les localisations géographiques (aussi bien dans le courant du texte que dans la carte p. 336).

Est mise en évidence l'œuvre originale, mais inscrite dans son temps, du descendant d'une vieille famille noble qui arriva jusqu'aux postes ministériels (son père, le comte d'Argenson, fut lieutenant de police de Paris deux fois, intendant de la généralité de Tours, secrétaire d'État à la guerre entre 1743 et 1757, date de sa disgrâce ; son oncle, le marquis d'Argenson, fut secrétaire d'État aux Affaires étrangères). La famille d'Argenson était aussi fortement enracinée dans un espace régional aux confins du Poitou et de la Touraine, le comte d'Argenson puis son fils y constituèrent par différentes voies un très vaste domaine, érigé en 1732 en baronnie avec son siège aux Ormes. Voyer lui manifesta toujours un grand attachement et y réalisa son dessein de fonder un haras.

La carrière militaire de Voyer s'annonçait prometteuse puisque dès 1745 il était promu général mais elle s'arrêta là puisqu'il ne fut jamais nommé maréchal